Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 2 (1880)
Heft: 5

Artikel: Le cannibalisme en Afrique : [1er article]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-131583

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

là où autrefois l'on ne trouvait qu'un désert ou des huttes misérables, l'on voit s'élever autour des bâtiments de culte, des écoles, un village, une ville, où chacun vit sous son toit, récolte les fruits des arbres qu'il a plantés lui-même, se livre à un commerce honnête, ou exerce une industrie beaucoup plus développée que celle qu'il pratiquait primitivement. La polygamie a disparu des communautés chrétiennes; la sorcellerie, les sacrifices humains, le cannibalisme se retirent également devant l'influence du christianisme; là où, il n'y a pas 40 ans, les tribus indigènes étaient en lutte à mort les unes avec les autres, où il ne resterait que peu de noirs si les missionnaires n'étaient pas venus, les natifs ont déposé leurs haines traditionnelles ; ils comprennent qu'ils ont dans ces blancs leurs amis les plus fidèles et les meilleurs, et en cas de conflit ils sont disposés à prêter l'oreille aux conseils de ces messagers de paix. D'autre part, les hommes qui ont le plus d'influence sur l'opinion publique proclament que ce qu'il y a de mieux à faire pour le progrès des noirs, c'est de les amener au christianisme, qui détermine de plus en plus un foyer civilisateur, tend à relever la race noire tout entière et à la faire entrer, comme toutes les autres, dans ce courant rénovateur qui doit changer la face du monde.

LE CANNIBALISME EN AFRIQUE

L'odieuse coutume de manger de la chair humaine provoque chez nous un sentiment d'horreur et de répulsion invincible. La seule lecture de traits de cannibalisme nous inspire un profond dégoût. Cependant, comme ce fléau existe chez un grand nombre de peuplades africaines, nous devons aux lecteurs de notre journal d'étudier ce fait important.

Les savants ne sont guère d'accord sur la cause à laquelle il faut faire remonter l'origine du cannibalisme. Les uns y voient un des restes de l'état de barbarie dans lequel vivait l'homme primitif, d'autres croient que cette habitude prouve une déchéance morale; ceux-ci, observant que les peuples pasteurs ne sont pas anthropophages, prétendent que cette coutume s'introduit chez une peuplade par suite de l'absence du chien, le gardien des troupeaux; enfin, il en est qui croient que le cannibalisme ne provient que de l'excès de misère chez une nation et de l'excès d'aridité du pays qu'elle habite.

Aucune de ces causes, qui peut-être peuvent s'appliquer aux habitants des nombreuses îles de la Polynésie, n'a engendré le cannibalisme chez

les peuples africains. Car, si nous prenons par exemple les Monbouttous, qui pratiquent en grand l'anthropophagie et dont nous reparlerons en détail plus loin, nous trouvons un peuple qui, au dire de Schweinfurth « forme une noble race, bien autrement cultivée que les nations voisines. Ils ont un esprit public, un orgueil national, ils sont doués d'une intelligence et d'un jugement que possèdent peu d'Africains, et savent répondre avec bon sens à toutes les questions qu'on leur adresse. » En outre les Monbouttous possèdent le chien et de grands troupeaux ; enfin la richesse de leur sol, les productions qu'ils en retirent sont semblables à celles du Soudan et du plateau central. Il est probable que chez beaucoup de peuplades africaines, le cannibalisme provient de deux causes distinctes : d'abord d'un état d'hostilité permanent, ensuite des sacrifices humains.

La guerre agit ici comme cause et comme effet : comme cause, en provoquant chez les hommes un sentiment de vengeance terrible, qui les pousse à déchirer et à dévorer le corps de leurs ennemis ; comme effet, en ce sens que les peuples, une fois cannibales, trouvent dans la guerre un moyen de se procurer la nourriture humaine qu'il leur faut. Il est très probable que si les guerres mesquines entre peuplades africaines venaient à cesser, beaucoup d'entre elles, celles en particulier qui ne mangent que les hommes tués dans les combats ou les prisonniers, délaisseraient l'usage de la chair humaine.

Les sacrifices humains ont été pour beaucoup de peuples les germes du cannibalisme, et, chose curieuse, ils sont actuellement, pour ces mêmes peuples, les derniers vestiges de cette odieuse coutume. Il est évident que l'usage de sacrifier des victimes humaines a amené l'idée de les dévorer pour se rendre agréable aux dieux. Il est des peuples chez lesquels le sacrifice une fois consommé, le grand-prêtre découpe la victime en un grand nombre de parts, qui sont distribuées aux fidèles pour être mangées. De là, dans la suite, le cannibalisme. D'autre part, chez les Dahoméens en particulier, que les traditions et les anciens voyageurs nous dépeignent comme ayant été anthropophages autrefois, il ne reste plus que l'habitude de sacrifier des victimes humaines, qui sont exterminées en grand nombre à la mort de chaque souverain. Les peuples finissent par là où ils ont commencé.

Parmi les tribus que les premiers voyageurs nous représentent comme cannibales, il en est peu, disent-ils, chez lesquelles la soif du sang humain et le goût pour la chair de l'homme soient portés à un aussi haut degré que chez les Jagas. Les Jagas ou Muzimbos, probablement les Fans

d'aujourd'hui, chasseurs vagabonds, ravagèrent au dix-septième siècle le royaume de Loango, détruisirent dans leurs invasions tout ce qui a vie, ne laissant après eux que les os calcinés des peuplades surprises. On dit même que des quartiers d'hommes et de femmes, des membres proprement dépecés se voyaient fréquemment exposés en vente, comme de la viande de boucherie, sur les places qui servaient de marchés. Cavazzi, Battel et les autres voyageurs qui nous donnent ces renseignements, faisaient errer les Jagas dans toute l'Afrique centrale, et, ajoutent-ils, « qu'on ne croie pas que la privation d'autres moyens de se nourrir pousse ces barbares vers la chair humaine ! Il y a dans leur pays en abondance du gibier, des poissons, des fruits estimés qu'ils pourraient se procurer beaucoup plus facilement ; mais on peut être paresseux, brave et vorace, tandis que pour l'agriculture il faut être travailleur, et l'anthropophage qui sait braver la mort ne saurait supporter le travail. » Du reste, les Jagas se mangeaient souvent les uns les autres. Leurs lois, de même que chez certaines peuplades de Bornéo, prononçaient la peine d'être tué et mangé, comme châtiment d'un grand nombre de forfaits.

Examinons maintenant la distribution des peuples cannibales aujourd'hui connus en Afrique. Nous verrons malheureusement qu'ils sont bien nombreux, plus nombreux même que nous ne le pensions lorsque nous avons commencé ce travail. A la suite du dépouillement que nous avons dû faire des descriptions d'un grand nombre de voyageurs, nous avons constaté l'existence de beaucoup de tribus complétement cannibales, d'autres où l'anthropophagie n'est pas une coutume, mais chez lesquelles il est permis de manger de la chair humaine, enfin de peuplades qui, nous en sommes certains, ont été autrefois cannibales, mais qui ne le sont plus.

Parmi les races réellement cannibales les Niams-Niams occupent une des premières places. Les Niams-Niams, d'après Schweinfurth qui les a visités, habitent entre le quatrième et le sixième degré de latitude nord, sur un espace de cinq à six degrés de longitude, c'est-à-dire au sud du Baghirmi et du Ouadaï et à l'ouest du bassin du Bahr-el-Ghazal.

Disons tout d'abord que Schweinfurth admet que toutes les peuplades Niams-Niams ne pratiquent pas l'odieuse coutume au même degré. Il peut même citer des chefs, tels qu'Ouando, qui éprouvaient une répugnance invincible à l'idée de manger de la chair humaine ; et pourtant, dit-il, passant leur vie à combattre, les occasions ne leur auraient pas manqué pour satisfaire cet odieux appétit. Du reste des voyageurs au

pays des Niams-Niams, dans des territoires situés à l'ouest de sa route, lui ont dit n'avoir relevé aucune preuve de cannibalisme, et Piaggia qui a visité ces mêmes régions n'a pu voir une scène d'anthropophagie qu'une seule fois, alors que les indigènes étaient en guerre : un ennemi tomba mort et l'on mangea son cadavre par esprit de vengeance.

Cependant Schweinfurth affirme que, dans certaines provinces, il y a des Niams-Niams complètement anthropophages, qui ne dissimulent pas leur horrible penchant, et l'exercent à tout prix et en toute circonstance. « Ils se parent, dit-il, avec ostentation de colliers faits des dents de leurs victimes, et ils mêlent à leurs trophées de chasse les crânes des malheureux dont ils se sont nourris. Chez eux la graisse d'homme est d'un usage général. On prétend qu'elle enivre ceux qui en mangent trop, mais, bien que le fait m'ait été souvent affirmé par des Niams-Niams eux-mêmes, je n'ai jamais pu découvrir ce qui avait donné lieu à cette étrange assertion. »

C'est surtout en temps de guerre que les Niams-Niams se repaissent de chair humaine. Ils dévorent les victimes quel que soit leur âge, mais ils s'attaquent surtout aux vieillards, proie facile à cause de leur faiblesse. En temps de paix, les Niams-Niams dévorent même leurs morts, lorsque les parents ne s'y opposent pas. Pour comble d'horreur, on assure qu'ils ne craignent pas de déterrer les porteurs qui meurent de fatigue ou de faim à la suite des caravanes, avouant que chez eux aucun corps humain n'est rejeté comme impropre à l'alimentation.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE [1]

Restauration des forêts et des paturages du sud de l'Algérie, par *J. Reynard.* Alger (Adolphe Jourdan), 1880, br. in-8°, avec une carte. — Le projet d'extension du territoire civil et celui du Trans-Saharien, ont attiré l'attention de M. Reynard, sous-inspecteur des forêts de Médéa, sur ce qu'il y aurait à faire pour rendre le sud de l'Algérie propre à la colonisation, et préparer la construction de la voie ferrée qui unira la Méditerranée au Niger. Très peuplés sous la domination romaine, possédant de l'eau, des bois, des villes importantes, centre d'une civili-

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*